

Dans les anecdotes et les faits qu'il rapporte dans son livre de 2004, son frère aîné, Joby, note : « Est-ce que Frantz est quelqu'un qu'on raconte ? Il aimait dire que celui qui s'assied devant une table avec du papier blanc, un stylo, et commence à rédiger ses mémoires est un homme fini : " Tu sais, quand tu commences à parler de toi, à vouloir écrire tes mémoires, c'est que tu es prêt à ne rien faire de ta vie, à abandonner l'action " ». Nous avons tissé, les unes après les autres, des scènes et des témoignages que d'autres ont racontés le concernant : non pas des mémoires mais la mémoire de celles et ceux qui l'ont connu.

### *En Martinique*

Après avoir sauté le CM2 et avoir réussi le CEP en candidat libre, Frantz refait le saut en 1943, avec l'aide de son frère, pour passer la première partie du BAC alors qu'il est en seconde. Il se met à avaler le programme de français en littérature :

« Frantz assimilait tout à une vitesse vertigineuse. Après une après-midi de travail à la Bibliothèque, malgré les piqûres de punaises qui infestaient les chaises, nous revenions dans le crépuscule rapide des Tropiques, Frantz me récitait par cœur les préfaces de Bérénice et de Britannicus. Comme je m'en étonnais, il me dit : " Tu sais, je n'ai aucun mérite, c'est comme si j'avais le livre devant les yeux et je n'ai qu'à tourner les pages ! " »

« Morne Rouge, le 13 juillet 1943

Notre frère aîné se marie. Ambiance de fête. [...] Et c'est ce moment que choisit Frantz pour me prendre à part et me dire : " Joby, je pars dans quelques heures, cette nuit même... Je vais rejoindre les Forces Françaises Libres stationnées en Dominique ". J'étais totalement effaré d'autant plus qu'il ne m'avait rien dit de ses projets. [...] J'avais vainement essayé de le raisonner : " Mais Frantz, tu as l'oral du Bac à passer en septembre. Tu vas perdre le bénéfice de l'écrit ". Rien ne pouvait le convaincre. Il avait pris sa décision et il s'y cramponnait. [...] Il faut dire que depuis quelques mois, sur un vieux poste de TSF, nous écoutions les nouvelles de la guerre en Europe. [...] Frantz qui avait tout juste 18 ans était particulièrement réceptif à ces idées et électrisé par ces émissions. Et il parlait avec ferveur et véhémence de la lutte pour la liberté. Il disait qu'il allait rejoindre les forces saines de la France combattante et chasser les Allemands de France. [...] Une explication orageuse s'ensuivit. Je lui demandai d'arrêter de rêver et de remettre les pieds sur terre. [...] Tout ce que je pus dire pour le dissuader resta vain.

" Joby, me rétorqua-t-il à la fin, je ne suis pas un romantique. J'ai les pieds sur terre. Chaque fois que la liberté est en question, je me sens concerné. Nous sommes tous concernés, blancs, noirs, jaunes, kakos : couleur marron foncé, couleur du cacao brut [...] Je te jure aujourd'hui que chaque fois et en quelque lieu où la liberté sera menacée, je m'engagerai ". [...] Pour partir, comme il fallait payer le passeur, il avait dérobé dans l'armoire de mon père deux mètres de tissu ».

Joby FANON, Frantz Fanon. *De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique*, 2004.

### *À Saint-Alban...*

« Tout d'abord je songe à un repas à l'internat de Saint-Alban. Il réunissait le médecin-directeur et sa femme, mon oncle et ma femme, ainsi que les internes — parmi lesquels Fanon —, à l'occasion de la venue du pharmacien du hôpital de Blida, le docteur J. Sourdoire. Ceux-ci accompagnaient une malade de la colonie européenne de Blida venue en visite à Saint-Alban.

Je pourrais raconter ici quelques cancans surgis — non sans jalousie explicite — entre certains participants de ce joyeux repas dansant. Je souligne surtout le fait que, bien avant de pouvoir rêver d'aller un jour à Blida, en qualité de médecin-chef, Fanon a établi son premier contact avec les avatars de la folie humaine déclenchée dans l'Algérois précisément dans ce repas à Saint-Alban. L'histoire est parsemée de répétitions inattendues et surprenantes...

Sans doute, en blaguant un peu, ai-je dit à Fanon que les flics qui l'avaient interpellé violemment à Lyon étaient probablement jaloux de lui comme à l'occasion de ce repas dansant où certains devenaient jaloux de la souplesse extraordinaire qu'il montrait quand il dansait avec les femmes. La compétition qui prend le masque du savoir professionnel cache parfois cet aspect conflictuel complexe de la sexualité humaine, représentée à l'occasion par la danse. Il n'est pas exceptionnel de doter d'avance les femmes de gestes et de manœuvres sataniques ! »

« Une fois de plus, il faut souligner que ces rencontres, de caractère intime ou familial, recourent un grand nombre d'activités professionnelles que Fanon infléchissait dans une perspective thérapeutique, notamment au Club des malades de Saint-Alban. Cela était très évident à l'occasion des mises en scène théâtrales, jouées par des malades et du personnel soignant. Je pense aussi à une de ses interventions à la tribune du Club, lorsqu'un des malades soignés, monsieur D. — né comme lui à la Martinique —, fit une conférence concernant la rencontre légendaire qui aurait eu lieu entre le bon Dieu blanc et le bon Dieu noir. Soit dit en passant, le texte de l'exposé de ce malade fut publié dans la Revue internationale de sociologie de Paris. Or, Fanon souligna sur place que la conférence de monsieur D. témoignait des rapports indiscutables qui existaient entre la création poétique et la vérité, ainsi que Gœthe l'avait dit. Il ajouta que des dieux — blanc ou noir —, devenus chacun d'eux un père absolu, conduisaient les auteurs de la légende (c'est-à-dire monsieur D. lui-même) à minimiser le rôle de leur mère, avec qui on avait souvent des comptes à régler avec moins de gloire. Ce fut l'occasion par où Fanon et monsieur D. se sont engagés dans une psychothérapie individuelle, qui maintenait néanmoins des liens discrets avec les activités du Club des malades. Monsieur D. retourna bientôt en Martinique, de toute apparence guéri.

[...] Encore relié dans ma mémoire avec cette activité de Fanon au Club, je me rappelle que, tout juste avant de partir à Blida, il occupa lui-même la tribune de la Société des gens de lettres de Mende, où il fit une conférence sur l'espace des représentations scéniques des comédies et des tragédies humaines ».

François TOSQUELLES, *Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle*, 1991-1992.

### *En Algérie...*

« Éblouie... C'est la sensation que je retrouve chaque fois que j'entends ou lis ce nom : "Frantz Fanon".

Nous sommes en 1955-56, je crois. Je vais commencer mes études de médecine et le hasard de circonstances particulières d'alors me fait assister à la conférence d'un psychiatre dans les locaux des SMA (Scouts musulmans algériens) à la Pêcherie d'Alger. "Il" apparaît et je le revois grand (!), beau, tellement élégant avec ses manchettes impeccables qui sortent de sa veste et une prestance rare. Et il raconte son vécu de l'hôpital psychiatrique de Blida sans oublier quelques touches d'humour (par exemple, un débat entre ses malades dont l'un dit pour appuyer ses propos : "Messieurs, nous ne sommes tout de même pas fous !"). Je suis conquise. C'est décidé : je serai psychiatre... Ce ne fut pas le cas ! Mais je n'ai jamais oublié le magicien qui, en quelques instants, a transformé ces victimes d'une "double peine", fous et colonisés, en êtres humains. »

Marguerite DAT, 2018, inédit.

« C'était en 1956, à l'hôpital psychiatrique de Blida. Fanon rieur, Fanon en colère, Fanon au regard tantôt pétillant de malice, tantôt sombre et tragique, mais Fanon toujours en mouvement. Même vêtu de la traditionnelle

*blouse blanche médicale impeccablement coupée, vous vous déplacez comme un danseur à la fois très vite et sans hâte. Le jour, vous passiez de l'imprimerie de Notre journal au café maure, alternant les réunions regroupant personnels soignants et pensionnaires avec l'écoute d'hommes, de femmes aussi, parfois du côté des nantis de l'époque, tous en grande souffrance dans ce temps de guerre qui ne dut pas son nom. "Petits", disiez-vous aux jeunes infirmiers indigènes dont vous vouliez assurer la formation. "L'assistance à la maladie mentale dans un pays nouvellement indépendant doit être décentralisée jusque dans les zones les plus reculées du territoire, et alors un infirmier équivaut à cinq psychiatres", répétiez-vous.*

*Transformer, transmettre : adorant la vie et écorché vif, vous vouliez ouvrir l'esprit des plus jeunes, pas seulement des infirmiers mais aussi des internes. Avec eux le soir, les soins aux maquisards alternaient avec les séances de travail dans des directions improbables mais libérant le désir de savoir : il s'agissait d'étudier les cinq psychanalyses de Freud ou de réinventer les planches d'un test psychologique pour le rendre plus adaptable à la population paysanne algérienne. Transformer, transmettre, libérer : libérer l'humain de l'aliénation, aspiration puisée dans votre trajectoire personnelle, dans l'expérience du regard porté sur un tout jeune homme dont la couleur de la peau était noire. S'engager dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie fut alors pour vous la conséquence inéluctable de cette quête de libération, de cette volonté obstinée que chaque vie ne soit pas réduite à "une mort à bout touchant".*

*Salut Frantz ! »*

Alice CHERKI, in : Leïla Sebbar, *Voyage en Algérie autour de ma chambre*, 2008.

## À Tunis...

*« Fanon avait besoin de " parler " son livre à une oreille humaine.*

*Pendant la dictée, je n'avais pas à penser, j'avais à recueillir les dires de Fanon au fur et à mesure que ses paroles tombaient de sa bouche. Pas question que ma pensée s'égare hors du cadre. C'était un travail que je me devais de bien faire. C'était tout ce que Fanon me demandait. Mais j'avais beau être concentrée sur ma tâche, certains mots de Fanon m'atteignaient comme des balles, au-delà ou en deçà de ma pensée, dans mes tripes. Fanon déchiffrait les apparences de ce que je pouvais lire dans les journaux, entendre à la radio, il allait, me semble-t-il, à la racine des choses. Il était une sorte de voyant, aussi bien en politique qu'en psychiatrie. [...] Évidemment, après tant d'années, je mélange les jours de dictée de L'AN V et ceux où, plus tard, il m'a dicté Les Damnés.*

*[...] Fanon parlait comme un professeur aux temps anciens des cours magistraux. Ni trop vite, ni trop lentement. Sans jamais un papier en mains. Il était extrêmement rare qu'il reprenne une phrase. Tout était grave. Chacun était concentré sur la tâche à accomplir, avec, au bout, toujours présente mais encore à venir, la certitude de l'indépendance de l'Algérie.*

*Une fois (mais c'était au temps où il me dictait Les Damnés), il m'arriva d'être distraite. [...] Je restai le crayon en l'air. Fanon arrêta ses pas et je lui dis, contrite :*

*- J'ai perdu la fin de votre phrase.*

*Il ne manifesta aucune impatience. Nous cherchâmes ensemble à nous souvenir des mots qui venaient juste d'être dits. En vain. Fanon reprit la phrase et la termina par d'autres mots qui s'accordaient parfaitement avec ceux qui précédaient. Il dit alors, en souriant ironiquement :*

*- C'est qu'il ne faut pas laisser se perdre une miette de ma précieuse pensée !*

*Et la séance de dictée et d'écriture continua.*

*[...] C'est à son retour de Moscou qu'il commença à me dicter Alger-Le Cap qui devint par la suite Les Damnés de la terre.*

*Il me semble que ce livre ne fut pas dicté dans la hâte parce que la mort était là, comme je le lis parfois. C'était exactement comme pour L'An V. [...]*

*Aujourd'hui, quand je repense à cette période, je me dis que je n'ai pas rêvé : si Fanon avait été à l'article de la mort, ou extrêmement fatigué, comment m'aurait-il dicté tout un livre, toujours arpentant la pièce, des jours et des jours sans jamais s'asseoir ? Jamais je ne l'ai vu, ni entendu parler de prendre un comprimé quelconque, d'avoir à subir une transfusion, rien. Oui, c'était comme avant. »*

Fanon s'invite au réveillon de Noël de 1959, chez les Manuellan. Marie-Jeanne est tétanisée car elle craint que le trop grand sérieux de Fanon ne plombe la soirée :

*« Fanon arrivé avec Josie. Juminer avec sa femme [...]*

*Tout se passa merveilleusement bien. Fanon était souriant, vraiment gai, faisait des plaisanteries, et à ma grande stupeur, il dansa, chanta même des biguïnes en s'accompagnant d'une vieille guitare dont nous avons hérité à Tulle d'un chanteur venu donner je ne sais plus quel concert pour la défense d'Henri Martin [...] Ce réveillon de Noël fut si plaisant qu'avant de nous quitter Noël Platteau, l'ami belge, sa femme Patricia qui était anglaise, et Renée Vidal coopérante, "Française de France", décidèrent que nous remettions ça chez eux la nuit du 31 décembre. Tout le monde était partant, d'autant plus que le 1er janvier était férié. »*

Marie-Jeanne MANUELLAN, *Sous la dictée de Fanon*, 2017.

## À Accra...

*« Fanon était passionné, qu'il s'agisse de psychiatrie, de politique, ou de football [...] C'était en août 1960 à l'université d'Accra. [...] Frantz Fanon était vêtu d'un pantalon en coton et d'une chemise blanche à manches courtes, sans cravate, sa veste sous le bras. Il s'est avancé et m'a demandé dans un anglais simple où se tenait le congrès de la WAY (Assemblée Mondiale de la Jeunesse). J'ai décelé son accent et, répondant en français, j'ai proposé de les y conduire. Sur le chemin, j'ai parlé avec lui, l'entente fut immédiate. [...] Fanon avait des yeux inquisiteurs, un visage long et la mâchoire saillante. Il était petit et trapu. L'impression générale qu'il dégageait était celle d'un homme intense, tendu et pressé. [...]*

*Sahnoun, Fanon et moi avons passé des heures ensemble dans la salle de conférences et sur le campus. Nous formions une équipe qui militait pour des résolutions progressistes sur la Palestine, l'Afrique du Sud, la Chine, pour la fin du colonialisme et l'entente entre les nations. Nous étions liés par notre engagement pour l'indépendance africaine et au-delà, la lutte anti-impérialiste. Un jour, nous nous sommes rendus à l'ambassade algérienne — un petit appartement où Fanon vivait et travaillait. J'ai été frappée par l'aspect spartiate de l'endroit. Nous ne pouvions être plus différents : Mohamed était tranchant, très réactif ; Frantz sans répit et analytique. J'étais l'apprentie admiratrice. »*

Élaine MOKHTEFI, *Alger, Capitale de la révolution. De Fanon aux Black Panthers*, 2019.